

Éditer la mémoire, l'ultime défi de la médecine

Bertrand Laverdure

Number 67, Winter 2017

La société sans douleur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85337ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laverdure, B. (2017). Éditer la mémoire, l'ultime défi de la médecine. *L'Inconvénient*, (67), 19–20.

ÉDITER LA MÉMOIRE

L'ULTIME DÉFI DE LA MÉDECINE

Bertrand Laverdure

How happy is the blameless vestal's lot !
The world forgetting, by the world forgot
Eternal sunshine of the spotless mind
Each pray'r accepted, and each wish resign'd¹
Alexander Pope

Plus la souffrance recule, plus elle fait des petits. Chaque fois que mon esprit semble apaisé, je n'attends jamais très longtemps avant qu'une angoisse monte, qu'un questionnement m'assaille ou qu'une inquiétude me survole.

La souffrance a horreur du vide et chaque fois que la médecine arrive à vaincre une de ses manifestations, elle creuse un vacuum (petite taupe scélérate) pour inventer de nouvelles angoisses, des anxiétés étonnantes, de l'hypocondrie ruineuse.

Certes, par *souffrance*, je n'entends pas celle d'une amputation à froid ni les douleurs d'un grand brûlé. On aura compris que le mot est peut-être trop fort. Qu'il n'a plus la valeur rédemptrice que la religion en général, et mère Teresa tout particulièrement, auraient aimé lui redonner. Quand je parle de souffrance, je feuillette en fait l'extraordinaire catalogue des inconforts, indispositions, culpabilités assommantes, souvenirs douloureux, traumatismes, frustrations, menaces, insomnies débilitantes, attaques verbales, stress, peurs, angoisses, insécurités, états dépressifs, intimidations, obsessions, humiliations, échecs cruels et incompréhensions qui s'immiscent dans nos vies.

En notre époque d'anesthésie générale, la plupart des grandes souffrances insupportables ne sont plus tant physiques que mentales. Puisque la médecine d'aujourd'hui arrive

à atténuer la presque totalité de nos souffrances physiques les plus détestables. Mais en ce qui a trait à nos souffrances mentales, pour l'essentiel logées dans notre mémoire, ce réservoir à douleurs psychologiques, elle n'a pas encore réussi, même avec toute la médication déjà disponible, à les enrayer.

Qu'à cela ne tienne, la science-fiction est là, pour notre bénéfice, afin d'explorer tous les possibles. Le film de Michel Gondry *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*, sorti en 2004, cherche justement à imaginer un monde où il nous serait loisible d'éditer notre mémoire.

Scénarisée par l'étonnant Charlie Kaufman, cette œuvre puissamment romantique met en scène la relation d'amour fusionnel que vivent Joel Barish, interprété par Jim Carrey, et Clementine Kruczynski, incarnée par Kate Winslet. Le couple, à la fois étrange et touchant, semble survivre, malgré tout, jusqu'à ce qu'une crise vienne le compromettre. Clementine décide alors (le spectateur l'apprendra en même temps que Joel) de recourir aux services de l'entreprise Lacuna Inc. pour effacer de sa mémoire tous les souvenirs qui la relie encore à son amoureux. Impulsive (le scénario nous le rappellera à plusieurs reprises), Clementine agit sur un coup de tête.

Le docteur Howard Mierzwiak, fondateur de cette clinique nouveau genre qui permet aux gens traumatisés, déçus, déchirés par des amours perdus ou des expériences sensorielles intolérables, d'effacer de leur mémoire ces souvenirs perturbateurs, est un praticien sérieux. Il a développé une méthode simple mais efficace qui permet de cibler chacun des souvenirs indésirables dans le cerveau du client, le répertoriant d'abord sur une carte cérébrale, pour ensuite l'effacer dans une seconde étape.

Il explique ainsi sa méthode : « Chaque souvenir est relié à un noyau émotionnel et, quand on détruit ce noyau, le souvenir disparaît. » La carte des souvenirs à cibler (un réseau, une constellation de points neuronaux activés à la vue de chaque objet rappelant la personne à effacer) ayant été établie, des techniciens se rendent alors chez la personne pour procéder à son insu, durant son sommeil, à l'effacement de tous les noyaux émotifs qu'elle veut voir disparaître.

Puisqu'il s'agit d'un drame romantique teinté de poésie, les protagonistes résistent avec brio à ces procédures d'effacement. C'est-à-dire qu'ils réussissent à court-circuiter le protocole en utilisant des stratagèmes ingénieux pendant qu'ils rêvent. Bref, tout est bien qui finit bien et, grâce à la secrétaire du docteur Mierzwiak (qui a subi la même ponction mémorielle et qui, quand elle s'en rend compte, furieuse, décide de rappeler à tous les clients à la mémoire amputée ce qu'ils ont souhaité y effacer), Joel et Clementine se retrouvent.

Il s'agit, bien entendu, d'un imaginaire de conte de fées adapté à notre monde où la science est bel et bien devenue la mythologie commune.

Mais au-delà de cet aspect émouvant et déchirant, qui consiste à retirer de la mémoire des épisodes traumatisants ou des souvenirs amoureux trop persistants, il faut reconnaître qu'en soi cette idée au premier abord inconcevable n'est peut-être pas si farfelue.

La souffrance physique vaincue ou, à tout le moins, presque terrassée, ne serions-nous pas parvenus à l'étape d'éditer notre mémoire, d'en retirer les scories, les morceaux incandescents qui sont à la source de la plupart de nos défaillances psychiques ? Quel soldat atteint d'un trouble post-traumatique ne souhaiterait pas oublier le tableau horrifique qui le plonge dans la catatonie ; quelle amoureuse éconduite, malmenée, battue n'aimerait pas rayer de sa carte émotionnelle les moments innommables qu'elle a vécus ?

Nous sommes des êtres de mémoire. Celle-ci nous constitue, nous définit, impose qui nous sommes aux autres et à nous-mêmes. Certes, nous éditons chaque jour, au profit de notre image publique, sur les réseaux sociaux et en société, le récit de notre vie, le fil de la mémoire qui nous définira au regard des autres et qui fondera notre roman personnel. Ce roman infini qui se termine lorsqu'on meurt et qui garde toujours le même titre : « je ».

Kaufman, tout en nous divertissant, soulève des problèmes réels. Qui sommes-nous ? Qui voulons-nous être et, surtout, qui pouvons-nous concrètement devenir ? Sommes-nous condamnés à survivre à nos blessures mémorielles ou avons-nous le pouvoir d'y échapper ? La médecine aura-t-elle un jour le dernier mot, pourra-t-elle un jour trouver un

moyen d'éditer notre mémoire, d'en effacer les composantes mortifères ? Si oui, jusqu'où voudrions-nous aller pour guérir nos douleurs psychiques, nous en départir ?

Si notre « je » est bien l'objet du récit, du roman que notre mémoire sauvegarde, pourquoi ne pourrions-nous pas amender cette œuvre, l'éditer de façon à ce que notre vie ne plonge pas dans la tragédie, les souffrances intolérables et autres douleurs délétères, chroniques, culpabilisantes et lancinantes qui détraquent notre capacité à être heureux ?

Peut-on penser la souffrance en dehors de ce paradigme où les croyances religieuses et la vision schopenhauerienne la définissent comme un « existentiel » auquel on ne peut se dérober ?

Peut-on sérieusement se prémunir contre la souffrance, l'éradiquer à la source ? Une vie sans souffrances handicapantes est-elle souhaitable, possible, envisageable ?

En réfléchissant à la souffrance, nous réfléchissons à notre liberté. Plus nous souffrons, moins nous sommes libres.

Je me pose la question très naïvement : en viendrons-nous un jour à vouloir éditer notre mémoire pour de bon, comme nous éditons sans cesse le roman de notre « je », virtuellement et en société, afin de correspondre au récit idéal de notre « moi » ?

Je ne vois pas ce qui pourrait nous en empêcher, considérant tous les scrupules que nous avons perdus et ceux qui tomberont d'eux-mêmes lorsque nos inconforts mentaux ne seront plus associés à des constructions idéologiques à connotation morale, au fatum, mais seront tout simplement perçus comme des maux contre lesquels nous devons lutter.

Je suis curieux et j'aimerais visiter notre avenir à tous, dans deux cents ans, pour savoir si la pensée du présocratique Hégésias aura toujours cours : « Le bonheur est chose absolument impossible, car le corps est accablé de nombreuses souffrances, l'âme qui participe à ces souffrances du corps est aussi troublée, enfin la Fortune empêche la réalisation de bon nombre de nos espoirs, si bien que pour ces raisons le bonheur n'a pas d'existence réelle. »

Qui aura finalement raison dans cette lutte pour le bonheur, Hégésias ou les disciples du DSM ?

Il nous faudrait un autre film de science-fiction aussi divertissant et intelligent que celui de Gondry et Kaufman pour y répondre. ■

1. Extrait du poème « Eloisa to Abelard », cité par un personnage d'*Eternal Sunshine of the Spotless Mind*, film de Michel Gondry dont le titre est tiré de cette même strophe.